

Adorable Olivia

(Des choses cachées depuis la fondation du monde)

Une vieille dame qui promenait son caniche, vit tout à coup celui-ci, prit d'une peur panique. Il semblait tétanisé, comme s'il avait vu le diable. La vieille dame ne comprenait pas, le trottoir était désert. Aucun danger en vue. Le chien s'aplatit bientôt sur le sol en poussant des gémissements. J'avais moi aussi observé la scène de la fenêtre de mon bureau et me demandai quelle mouche avait bien pu piquer l'animal.

J'oubliai l'incident et me remis à travailler. Un quart d'heure plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années, parut sur le trottoir, tenant en laisse un chien de grande taille. Je reconnus bientôt un berger allemand. Je regardais machinalement le molosse, lorsque soudain, je le vis à son tour, pris de panique. Le berger allemand se tordait en tous sens, tout en semblant chercher quelque chose du regard. Bientôt il s'aplatit sur le sol, exactement comme l'avait fait le caniche. Il avança un peu en rampant, il semblait tétanisé. Son maître avait beau tirer de toutes ses forces sur la laisse, le chien refusait d'obtempérer. Le maître ne comprenait absolument pas le comportement de son chien. Lui qui était censé le protéger d'un éventuel danger avait maintenant peur des fantômes. L'homme se mit à hurler : « Si tu n'obéis pas tout de suite, je te fais piquer, sale clébard ! Vas-tu obéir à la fin, nom de Dieu ! » L'homme dut traîner l'animal sur quelques mètres, avant que ce dernier ne se remette finalement à marcher.

J'avais remarqué que le berger allemand et le caniche avaient stoppé net au même endroit. Je résolus d'aller voir de plus près. Je prévins mon patron que je m'absentais quelques minutes. Il voulut savoir où j'allais, mais je ne dis rien. Parvenu sur le trottoir, je marchai jusqu'à l'endroit exact où les deux chiens s'étaient couchés. Un adolescent en rollers me frôla et me fit sursauter. « Putain de merde ! les trottoirs c'est pas fait pour les chiens ! » J'avais crié n'importe quoi et me sentais un peu idiot. L'adolescent, avec son casque sur les oreilles, ne m'entendit même pas.

Je réalisai tout à coup, que je n'étais, moi non plus, pas très rassuré. C'était complètement idiot, mais je sentais que, moi aussi, j'avais peur. J'étais en plein cœur de Paris, boulevard Richard Lenoir, et j'avais soudain peur qu'il m'arrivât quelque chose. C'était vraiment complètement idiot, mais soudain, je regrettais

d'être là sur le trottoir. Quelle idée stupide d'être sorti ! Les deux chiens avaient bien eu peur de quelque chose, alors pourquoi être venu ? Il fallait vraiment que je sois idiot.

À l'endroit où les deux chiens s'étaient aplatis, il y avait un petit terre-plein avec en son centre un arbre d'une dizaine d'années. Sans trop m'approcher, je regardais attentivement le sol. Il y avait là une canette vide de coca-cola, un paquet de cigarettes ainsi que d'autres papiers d'emballage. Je remarquai également un tuyau en matière plastique jaune, annelé, d'une dizaine de centimètres de diamètre qui sortait du sol. Ce conduit servait pour alimenter en eau les arbres, mais aussi, comme j'ai pu maintes fois l'observer, de chemin de passage pour les rats. Et soudain je me dis qu'il y avait peut-être dans le conduit quelque bête extraordinaire susceptible d'avoir fait peur aux chiens. Quelle bête pourrait bien effrayer à ce point un berger allemand ? Un cobra, peut-être, me dis-je. Cette supposition me semblait idiote, mais il fallait bien qu'il y ait quelque chose. Il y a quelques années, on a bien retrouvé un crocodile dans les égouts. Les gens ramènent des animaux exotiques de leurs voyages, et quand ils deviennent trop gros et qu'ils ne savent plus quoi en faire, eh bien ils les balancent dans la Seine ou les relâchent dans les parcs. C'est pourquoi, je me dis, que penser à un cobra n'est peut-être pas aussi stupide que cela.

Finalement, je retournai à mon bureau sans avoir percé à jour cette énigme. Une heure plus tard environ, le même événement se reproduisit. Il s'agissait cette fois d'un teckel. L'événement fut moins impressionnant, car l'animal touchait presque le sol quand il était debout. J'ai toujours trouvé que ces chiens ressemblaient à des polochons sur pattes. Je regrettai vivement de ne pas avoir une paire de jumelles à portée de mains. J'aurais bien aimé scruter la sortie du gros tuyau en plastique jaune. J'aurais bien aimé voir les yeux du teckel. Finalement, le propriétaire de l'animal, se baissa et le prit dans ses bras. Il le caressa pour le rassurer, sans toutefois comprendre ce qui semblait lui faire peur. Tout en caressant son chien, l'homme s'approcha du terre-plein, donna un coup de pied dans la canette vide, écarta, toujours du pied, les herbes susceptibles de dissimuler quelque chose. Finalement, il abandonna et partit avec son chien dans les bras. Une cinquantaine de mètres plus loin, il le reposa à terre et le polochon se remit à marcher comme si rien ne s'était passé.

Vers 17 heures, à la pause-café, je racontai tout à la secrétaire. Comme elle savait que je n'étais pas du genre à raconter des conneries, elle me crut. Elle me dit : « Il y a peut-être des ondes maléfiques à cet endroit ! – Je ne comprends pas

trop ce que tu veux dire ! ajoutai-je. – J'en sais rien, moi. Peut-être que quelqu'un a été tué là autrefois. – Franchement, Olivia, c'est un peu court comme explication, tu ne trouves pas ? – J'en sais rien, mais l'autre jour à la télé, j'ai vu des gens qui ont acheté à Vézelay une maison pour une véritable fortune parce qu'elle est traversée par des ondes bénéfiques. – Franchement, Olivia, tu ne vas pas me dire que tu crois en toutes ces conneries. Je sais que la télé ça rend idiot, mais quand même, pas à ce point. – Libre à toi de ne pas croire à ces conneries comme tu dis, mais des scientifiques étaient là, qui ont mesuré des champs magnétiques hors du commun. – D'accord avec les champs magnétiques, je veux bien, mais je ne vois vraiment pas le rapport que ça peut avoir avec de pauvres chiens terrorisés, là sur le trottoir ! – Je te l'ai dit, il y a peut-être des ondes maléfiques à cet endroit. – Franchement, Olivia, tu m'énerves, je préfère aller boire mon café dans la cour...

Le lendemain, les chiens évitaient soigneusement l'endroit en faisant un léger détour, mais n'étaient plus terrorisés comme la veille. Mon patron entra sans frapper dans mon bureau. Il remarqua tout de suite la paire de jumelles. « Je peux vous l'emprunter ? — Bien sûr. – Elles sont sacrément puissantes. On voit tout ce qui se passe dans l'immeuble en face. » J'étais un peu gêné qu'il me prenne pour un voyeur. « Vous avez vu celle qui passe l'aspirateur en string ? On voit même le grain de beauté qu'elle a sur les fesses ! » Il regarda la marque. « Swarovski, je sens que je vais m'en acheter une paire moi aussi. » Il reposa les jumelles sur mon bureau et me dit en souriant : « Pensez quand même à travailler. » Je me sentis devenir tout rouge. Je lui dis que c'étaient des jumelles ornithologiques, adaptées à l'observation et à l'identification. Il me dit en sortant de mon bureau : « N'hésitez pas à m'appeler si vous voyez l'oiseau rare ! »

Finalement, les jumelles ne me furent d'aucune utilité. Je regardai de temps à autre ce qui se passait sur le terre-plein et tout particulièrement à l'extrémité du tuyau en plastique, mais ne vis rien. Il faut dire que je ne me sentais pas du tout à mon aise. Olivia entra d'un seul coup en souriant : « Qu'est-ce que tu fais ? C'est pas la peine de te gêner pour moi ! – Je ne me gêne pas », répondis-je. Olivia éclata de rire. « Je t'ai bien vu, tu viens de les reposer sur le bureau quand je suis entrée. » Je me sentais terriblement gêné. « Allez David, fais pas d'histoires, montre-moi plutôt celle qui passe l'aspirateur ! J'ai envie de la voir ! Yaël m'a dit qu'il doublait mon salaire si je travaillais dans la même tenue ! – Tiens, cherche-la ! dis-je en lui donnant les jumelles. – C'est incroyable, qu'est-ce qu'elles grossissent ! Et en plus, on voit super net ! Tu te rends compte, là je vois une femme qui est en train de casser des œufs dans une poêle pour faire une

omelette, alors qu'à l'œil nu je ne la vois même pas... Où elle est celle qui passe l'aspirateur ? – J'en sais rien, demande à Yaël, c'est lui qui l'a vue ! – Allez David, dis-moi où elle est, je suis sûre que tu le sais ! – Non ! » Olivia éclata de rire. « David, je te connais bien, tu es incapable de mentir et je vois bien à ton regard que tu le sais. – Quatrième étage, l'immeuble juste en face, la troisième fenêtre en partant de la droite. – Merci beaucoup, tu vois comme tu peux être gentil quand tu veux ! » Olivia explora pendant quelques instants l'immeuble en face, avant de s'exclamer : « Putain les mecs, vous avez du flair pour ces choses-là, parce qu'il fallait la trouver ! En plus, maintenant elle a tout enlevé, elle fait la poussière avec un plumeau les fesses à l'air ! C'est une exhibitionniste, elle a dû remarquer que vous l'observiez ! » Je regardai à mon tour. « Elle était déjà comme ça tout à l'heure, elle n'a rien enlevé de plus, elle a un petit tablier à fleurs et un string, comme tout à l'heure ! – Ah bon ! Eh bien je vais en toucher deux mots à Yaël. Je vais lui dire que s'il multiplie mon salaire par dix, je réfléchirai sérieusement à sa proposition ! »

Dans l'après-midi, je vis arriver Juliana, la sœur du patron. Elle était un peu folle, surtout depuis qu'elle baignait dans un mysticisme *New Age*. J'ose à peine le dire, de peur qu'on m'accuse d'affabuler, mais à chaque fois qu'elle venait dans l'entreprise, la rue étant toujours très encombrée, elle se concentrait et pensait très fortement à une place qui allait se libérer. Elle était persuadée que par le mental elle agissait sur les choses. Elle était persuadée que si elle trouvait à chaque fois une place pour se garer, c'était parce qu'elle y avait pensé très fort à l'avance. Et les jours où elle ne trouvait pas de place, elle disait tout simplement qu'elle n'y avait pas pensé assez fort. Voilà ce que Juliana avait ramené de son séjour aux États-Unis, de nouvelles croyances, une nouvelle philosophie. « Les Américains sont géniaux, c'est un pays où tout est possible ! » aimait-elle à répéter.

Connaissant bien Juliana, et connaissant bien également Olivia, je me doutais bien que la première n'allait pas tarder à débouler dans mon bureau après que la seconde lui eut tout raconté. J'ai oublié de préciser que Juliana disposait de toutes ses journées à sa guise et les remplissait comme il lui plaisait. Elle avait fait un riche mariage qui la dispensait de travailler. On aurait même pu dire que son plus grand plaisir consistait à dépenser l'argent que son mari gagnait. Pendant qu'il plaidait dans les tribunaux pour de riches clients, elle courait les boutiques de luxe, s'achetant presque tous les jours, qui un foulard, qui une paire de chaussures ou autre vêtement.

À mon grand étonnement, elle ne vint pas me voir. Je la vis même ressortir, sans même être passée me dire bonjour, ce qui était inhabituel de sa part. Inversement, ce fut Olivia qui ouvrit bientôt la porte de mon bureau. Elle avait l'air tout excitée. « Je peux t'emprunter tes jumelles ? » demanda-t-elle. – Bien sûr. – ... Ouvre bien grand tes yeux ! » ajouta-t-elle quelques instants plus tard. Je vis alors Juliana arriver près du terre-plein et s'arrêter. « Qu'est-ce qu'elle veut faire ? demandai-je à Olivia, intrigué. « J'en sais rien ; je lui ai juste dit que tu pensais qu'il y avait peut-être un cobra dans le tuyau en plastique. – T'es pas un peu cinglée de lui avoir raconté ça, Olivia. Tu la connais, on ne sait jamais de quoi elle peut être capable !... Regarde-là ! Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ? Mon Dieu, Olivia, j'espère qu'il ne va rien lui arriver. » Juliana venait de retrousser la manche de sa chemise, elle prit une grande inspiration et plongea son bras dans le tuyau jusqu'au coude. Elle le ressortit et nous fit signe pour nous dire qu'il n'y avait rien. « Elle est complètement cinglée, imagine s'il y avait eu quelque chose ! – Reconnais quand même qu'elle a des couilles ! s'exclama Olivia. – C'est pas des couilles, c'est de l'inconscience ! – Avoue quand même que tu n'aurais jamais eu le courage de le faire, tu n'aurais jamais eu le courage d'entrer ton bras dans le tuyau ! – De toute façon, je n'aurais jamais pu, j'ai le bras trop gros, il ne serait jamais rentré. Je suis même étonné qu'elle ait le bras si fin ! » Olivia éclata de rire. « T'es bien un mec, David ! Reconnais au moins qu'elle est sacrément courageuse ! – Si tu veux, mais je te l'ai dit, pour moi cela relève plus de l'inconscience que du courage ! »

Quelques minutes plus tard, Juliana franchit la porte de mon bureau. Elle était tout sourire. « David a eu peur qu'il t'arrive quelque chose, que tu te fasses piquer par un serpent ! s'exclama aussitôt Olivia. – Oh David, comme c'est gentil, viens que je t'embrasse ! » Comme je ne bougeais pas de mon siège, Juliana s'approcha et me fit un bisou sur le front. « David, t'es un amour, je ne savais pas que je comptais à ce point pour toi ! – N'exagère pas, Juliana, dis-je en me dégageant de ses bras qui m'enserraient. – Toujours aussi timide ce David ! s'exclama-t-elle à l'adresse d'Olivia. – C'est ça qui fait tout son charme, les femmes aiment les hommes timides ! répondit Olivia. – Ça suffit toutes les deux, maintenant laissez-moi, j'ai du travail ! – T'as lu le bouquin que je t'avais passé ? interrogea Juliana. – Lequel ? Tu m'en as passé plusieurs. – *L'alchimiste* de Paulo Coelho ? – Oui, mais j'ai trouvé ça nul. – Pourtant si tu l'avais lu comme il faut, tu aurais su qu'il n'aurait rien pu m'arriver. – Ah bon ! et pourquoi ? – Tu ne te rappelles pas dans le désert, la scène avec le serpent ? – Non... attends... oui, ça me revient... le héros plonge sa main dans le trou d'un

serpent tout en étant sûr qu'il ne se fera pas piquer... – Exactement, si tu y crois à fond, si tu as suffisamment de force intérieure en toi, il ne peut rien t'arriver ! – Désolé Juliana, mais c'est là que nos chemins se séparent, c'est de la philosophie à deux sous, c'est de la poudre de perlimpinpin, comme ces remèdes miracles que l'on vendait autrefois et qui étaient censés tout guérir. – Tu sais que ce livre s'est vendu à plus de 65 millions d'exemplaires et qu'il a été traduit en plus de 50 langues ? ajouta Juliana. – Non, je ne le savais pas, mais c'est bien triste, car cela montre bien à quel point les gens sont naïfs et à quel point ils sont capables de croire en n'importe quoi. »

L'incident était clos et plus personne ne parla de la terreur panique qui s'était emparée des chiens. Il faut dire que j'évitais soigneusement le sujet de peur qu'on se moque de moi. Après tout, j'étais le seul à les avoir observés ! J'avais d'ailleurs remarqué qu'un des commerciaux m'avait à l'œil : il ne croyait pas du tout en mon histoire. Il ne l'avait pas dit clairement, mais j'étais presque sûr qu'il croyait que j'avais inventé cette histoire de toute pièce pour pouvoir me rincer l'œil tranquillement. C'était le seul qui débarquait encore de temps en temps dans mon bureau et me demandait : « Du nouveau ? Je peux jeter un œil ? – Vas-y ! répondais-je, tu sais où sont les jumelles ! » Il ouvrait la porte du placard où je les avais maintenant rangées, faisait mine ensuite d'explorer le terre-plein quelques secondes, avant de lancer : « Encore là la salope ? Quand est-ce qu'elle va se décider à tout enlever qu'on se rince l'œil une bonne fois ? » La plupart du temps, je ne répondais même pas, il n'y avait rien à répondre. Je crois que ça l'énervait que je ne renchérisse pas, que je ne fasse pas usage de quelque adjectif bien grivois. « Il n'y a rien à voir ! Elle n'est pas là ! » Il avait le don de m'énervier, d'autant plus qu'il faisait à chaque fois exprès de reposer les jumelles sur le rebord intérieur de la fenêtre et de les laisser là. Aussi, à chaque fois il fallait que je lui dise : « Tu peux les ranger s'il te plaît ? » Et à chaque fois, il me répondait quelque chose du genre : « Tu devrais les laisser là, c'est plus pratique, pourquoi tout le temps les ranger ? » Ces allusions à répétition eurent bientôt raison de ma patience et au bout d'une semaine je remisais définitivement les jumelles dans leur étui et les ramenais chez moi.

Je n'avais plus aucun instrument d'observation, mais, au moins, les visites inopportunes du commercial cessèrent bientôt. Je ne l'entendis plus dire : « Petit veinard, c'est toi qui a le bon bureau ! »

Quand j'avais une idée en tête, je ne la lâchais pas facilement, j'étais plutôt du genre obsédé. Et là, je voulais coûte que coûte comprendre ce qui s'était

passé avec les chiens. Deux semaines s'étant maintenant écoulées, je résolus, un soir après le travail, d'aller explorer à mon tour le terre-plein. Je fis même quelques photos. J'avais bien raison : mon bras était trop gros pour entrer à l'intérieur du tuyau. Même en faisant des efforts, mon poignet ne passait pas. Soudain mon portable sonna. C'était Olivia. « Bizarre ! m'exclamai-je, elle ne m'appelle jamais sur mon portable, et surtout pas à cette heure. » Je décrochai. Je l'entendis rire aux éclats. « Du courage à retardement ! s'exclama-t-elle. Bravo ! tu deviens aussi courageux que Juliana ! » Je me retournai d'un seul coup et aperçus Olivia à la fenêtre de mon bureau. « Qu'est-ce que tu fais là ? – Bah, tu vois, je te regarde, je regarde le courageux David ! répondit-elle en riant. – Je pensais que tu étais déjà partie, vu l'heure ! – Eh bien non, j'étais encore là ! J'avais un dossier à terminer... Ça va, tu n'as pas trop peur ? – C'est ça, fous-toi de ma gueule ! – Mais je ne me fous pas de ta gueule, David. Ça me fait juste rire. Dommage que Juliana ne soit pas là, je suis sûre qu'elle aussi se serait bien amusée. »

Enfin, Olivia vint me rejoindre et nous prîmes un café à une terrasse. « C'est marrant à quel point tu peux être obsédé par cette histoire ? lança-t-elle. – Je ne suis pas obsédé du tout, j'essaie juste de comprendre, c'est tout. – Mais pourquoi une telle obsession pour un truc sans importance ? Il y a dans le monde tellement de choses que l'on ne comprend pas et que l'on ne comprendra jamais ! Il y a tellement de choses irrationnelles que la raison ne peut atteindre ! – Eh bien, c'est là que je ne suis pas d'accord avec toi, Olivia ; je pense que par la raison, on peut tout comprendre, il faut simplement réussir à réunir tous les paramètres. Les gens partent souvent dans l'irrationnel parce que c'est la solution de facilité. Regarde, par exemple, le cas des pyramides d'Égypte : au lieu de chercher à comprendre le secret de leur construction, le secret de leur perfection, certains n'hésitent pas à dire que c'est une civilisation supérieure, des extraterrestres qui les ont construites. – Oui, j'ai entendu ça ! s'exclama Olivia. Et pourquoi est-ce que ça ne serait pas vrai ? On n'en sait rien, après tout ! – C'est complètement stupide !... J'ai longtemps étudié l'Égypte antique. Eh bien, en fouillant un peu, on s'aperçoit par exemple que les pyramides de Khéops, Khéphren, Mykérinos, ainsi que le sphinx, ont été construits en un laps de temps très court, en quelques décennies, sur une même génération. – Et alors, je ne vois pas où tu veux en venir ? s'exclama Olivia. – Laisse-moi poursuivre, s'il te plaît... À cette époque, sous la IVème dynastie, a vécu Ankhaf, une sorte de génie universel comme Léonard de Vinci. Il était architecte, vizir et surintendant de tous les travaux du roi. – Tu veux dire que c'est lui qui les aurait

édifiées ? me coupa Olivia. – En grande partie. Il en a du moins conçu les plans et supervisé les travaux. C'était un penseur de génie comme Léonard de Vinci... Et, tu sais, c'est à peine croyable, mais on possède un portrait de lui, je me risquerais d'ailleurs à dire un autoportrait, peut-être le premier autoportrait jamais réalisé, et quel autoportrait ! c'est une merveille ! Il se trouve au *Museum of Fine Arts* de Boston. J'espère que j'aurais un jour l'occasion de le voir en vrai. – Tu m'en enverras une photo ! s'exclama Olivia. – Si tu veux. Tu verras, on ressent bien toute la grandeur du personnage. Cette sculpture a plus de 4500 ans et elle est à peine esquintée. – Il y a une chose que je ne comprends pas, demanda Olivia. L'art n'évolue-t-il donc pas ? Comment est-il possible que le premier autoportrait connu de toute l'histoire de l'humanité soit déjà un chef-d'œuvre ? – C'est le secret du génie... Je commande un autre café ? » Olivia regarda sa montre. « Merde ! David, tu m'as fait rater mon train... Il faut que je me dépêche si je veux attraper le suivant. – Reste encore un peu. On a de la chance, il fait beau, il ne fait pas froid. – T'es marrant David, on voit bien que t'es pas marié. Moi, j'ai mon homme qui m'attend à la maison et j'ai pas envie qu'il s'inquiète. Tu me raconteras la suite demain ! »

Olivia partit en courant et s'engouffra dans la bouche de métro. Je sortis mon porte-monnaie et déposai sur la table l'argent pour les cafés. Je laissai également un pourboire. Je me demandai comment nous en étions arrivés à parler des pyramides. La pensée suit parfois de drôles de méandres. Le côté obsessionnel de ma pensée était ce qui faisait ma grandeur et ma faiblesse, ma grandeur lorsqu'il s'appliquait à des sujets qui le méritaient, ma faiblesse lorsqu'il s'appliquait à des sujets sans importance. Malheureusement, dans la vie de tous les jours, j'étais souvent obsédé par des choses qui n'avaient pas tellement d'importance, ou auxquelles j'en donnais beaucoup trop.

Actuellement, il y avait deux choses qui m'obsédaient : la première était cette peur panique des chiens. Il s'était passé quelque chose et je devais trouver ce que c'était. J'étais persuadé qu'il y avait une explication rationnelle à ces incidents et je devais la trouver. La deuxième chose qui m'obsédait était liée au service de livre-échange qui avait été mis en place à la petite criée au marché du Pré Saint-Gervais. Il y avait belle lurette que les poissonniers avaient déserté le lieu, et une responsable de la mairie avait eu l'idée d'utiliser une part de cet emplacement pour proposer un échange gratuit de livres. L'idée était simple et lumineuse, et l'emplacement idéal. Ainsi, les jours de marché, les gens déposaient-ils en passant les livres dont ils n'avaient plus l'usage et qui surtout encombraient les petites pièces de nos appartements parisiens. Tout était gratuit,

chacun déposait ce qu'il voulait et prenait ce qu'il voulait. Je devins vite un habitué de la petite criée. Les étals de poissons avaient été remplacés par des étals de livres pour mon plus grand bonheur. Mais bien vite, ce service fut victime de son succès, la présence de tous ces livres gratuits attira des margoulines de toutes sortes, et surtout un, le plus odieux de tous, qui faisait le pied de grue pendant toute la durée du marché. Il se tenait à l'écart de quelques mètres, cachant son odieux visage derrière un livre, faisant semblant de lire, mais se précipitant immédiatement dès que quelqu'un venait déposer des livres. Il mettait immédiatement dans son cabas les livres les plus intéressants, ceux qu'il allait pouvoir revendre. J'aurais bien aimé lui sauter à la gorge, le traiter de sale voleur, et pour finir, lui foutre mon poing dans la gueule. Mais j'en étais bien incapable, j'étais trop peureux et pas assez musclé pour une telle entreprise. Eh bien, vous ne pouvez pas savoir à quel point cette histoire m'obsède : j'ai déjà rêvé maintes fois que je lui cassais la gueule. L'autre jour, j'ai même rêvé que je me présentais à lui avec une carte d'inspecteur de police. Je lui intimais aussitôt l'ordre de foutre le camp et de ne jamais plus revenir. D'ailleurs, cette histoire m'obsède tant que j'ai choisi de vous le décrire : il doit mesurer environ 1,75 m, il doit avoir environ 60 ans. Il a une barbe blanche peu fournie, un petit nez pointu, et surtout, signe qui permet de le reconnaître très facilement, il porte toujours un bonnet de laine bleu foncé, un bonnet sans pompon, comme s'il avait un bol sur la tête. Cette description vaut avis de recherche ; aussi, si vous êtes courageux, si vous n'êtes pas aussi trouillard que moi, n'hésitez pas à lui faire sa fête, à cet ignoble individu qui rafle tous les livres intéressants avant même que j'ai pu les voir, avant même que j'ai pu apercevoir ne serait-ce que leur couverture. Ce type m'obsède ! Ah ! vraiment, qu'est-ce qu'il m'obsède !

Plusieurs mois s'écoulèrent et je commençais à oublier cette affaire. Enfin, pas entièrement, car le fils d'un ami, qui dessinait remarquablement, avait dessiné une scène où l'on voyait un teckel, le fameux polochon sur pattes, un caniche, ainsi qu'un berger allemand, terrorisés, aplatis contre le sol, autour d'un arbre. J'avais conservé ce dessin dans un tiroir de mon bureau, et de temps à autre je tombais dessus et le regardais. Je savais par son père que cet adolescent était un grand fan de science-fiction, ce qui expliquait sans doute qu'il avait cru intelligent de dessiner dans le ciel une petite soucoupe volante qui semblait s'éloigner. Plusieurs fois, j'eus envie de déchirer le coin droit du dessin et de faire disparaître cette soucoupe volante. Mais après tout, ce n'était qu'un gosse, et même si c'était son père qui lui avait suggéré cette idée, ce n'était pas bien méchant.

Un vendredi après-midi, vers 17 heures, Olivia entra dans mon bureau, jubilante. « Demande-moi ce qui m'arrive ? s'exclama-t-elle. – J'en sais rien... Tu es enceinte ? » Olivia éclata de rire. « Non, quand même pas ! – ... Yaël vient de t'augmenter ? – Non, malheureusement ! – Je ne sais pas... je ne vois pas... – Allons, cherche un peu, fais marcher ta cervelle ! – ... Non, vraiment, je ne vois pas. – Quelque chose qui te tient à cœur, quelque chose que tu as cherché pendant longtemps. – Ma montre ! tu as retrouvé ma montre ! – Non, c'est pas ça, mais j'ai bien trouvé quelque chose ! – J'ai beau réfléchir, Olivia, je ne vois vraiment pas, je n'ai rien perdu ces derniers temps. – Ce n'est pas quelque chose que tu as perdu, mais quelque chose que tu cherchais ! – ... Vraiment Olivia, je ne vois pas, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu as l'air si excitée. On dirait que tu viens de gagner au loto ! – Presque. J'ai trouvé la réponse à ton problème ! – Quel problème ? m'exclamai-je. – Le problème avec les chiens. J'ai trouvé ce qui les terrorisait. – Tu es sûre ? interrogeai-je. – Sûre et certaine ! Je n'ai pas le moindre doute. – C'est le frère de Yaël qui a trouvé la réponse ? Je l'ai vu passer tout à l'heure. » Olivia éclata à nouveau de rire. Le frère de Yaël était un physicien réputé, il faisait de la recherche en musicothérapie et faisait de nombreuses expériences avec des animaux. – David, tu me vexes, j'ai trouvé toute seule, sans l'aide de personne. – D'accord, je te fais mes excuses. Et maintenant, je t'écoute. – Qu'est-ce que j'ai gagné ? s'exclama Olivia en faisant une moue adorable. – Un bisou sur le front ! » répondis-je. Olivia s'approcha, pencha la tête et ferma les yeux. Je lui déposai un baiser sur le front. – Merci, c'est très gentil à toi, David, mais tu ne vas quand même pas t'en tirer avec juste un petit bisou sur le front. Je n'oublie pas que l'autre jour tu m'as encore traitée de tête de linotte parce que je ne savais pas faire une addition correctement. – Bon, ça va, Olivia, tu ne veux quand même pas que je me mette à genoux... Si tu veux, je t'offre un restau, je t'invite au japonais qui vient d'ouvrir ! – Il y en a un autre qui me plairait mieux ? – Lequel ? interrogeai-je. – Tu ne vois pas ? On est souvent passés devant. On s'était dit que ce serait bien de se l'offrir un jour. – Le Grand Véfour, dans les jardins du Palais-Royal ? – Bravo ! s'exclama Olivia. – Eh bien, tu ne choisis pas le moins cher ! – Fais pas cette tête, David. À réponse exceptionnelle, restaurant exceptionnel, tu n'es pas d'accord ? – Si, si... mais à condition que j'approuve ta réponse, qu'il n'y ait pas le moindre doute. – OK, alors suis-moi. – Où veux-tu m'emmener ? – Eh bien, voir la solution à ton problème.

– On ne va pas par là ? demandai-je en suggérant l'allée qui menait au terre-plein. – Hé non ! répondit Olivia en souriant. Suis-moi sans poser de

questions ! » J'eus soudain l'impression d'être tombé dans un coup fourré, qu'Olivia mijotait quelque chose. Je ne voulais pas être le dindon de la farce, mais que faire ? Je ne pouvais quand même pas rebrousser chemin. Bientôt, nous arrivâmes à l'entrée des galeries marchandes. Il y avait beaucoup de monde, des femmes et des hommes en tenue de soirée. – C'est chez Jean-Louis Déforges, le salon de coiffure, il y a un défilé ce soir ! s'exclama Olivia. – On passe de l'autre côté ? suggérai-je. – Non, non, on y va, répondit Olivia. – T'as vu comment on est habillés. Je n'ai pas envie d'avoir l'air ridicule ! – Et moi, alors ! s'exclama Olivia. Je ne suis pas mieux habillée que toi. – Vraiment Olivia, je me demande bien quel coup tu mijotes ! » À un moment, Olivia me prit la main en souriant. On avait commencé à fendre la foule qui se trouvait au dehors, sur le parvis du salon de coiffure. Bientôt, nous arrivâmes à l'entrée, et là il n'y avait plus personne, le hall était vide, ou presque. Les gens n'osaient pas entrer, ils préféraient prendre l'apéritif sur le parvis. Je dois dire que je les comprenais. Allongé sur un magnifique tapis persan, il y avait un tigre, un vrai tigre en chair et en os. C'était très impressionnant. J'en avais des frissons. L'animal devait mesurer pas loin des trois mètres. – Alors, qu'est-ce que t'en dis ? s'exclama Olivia. – Impressionnant. – On peut s'approcher si tu veux. Tu peux même le toucher si tu demandes au gardien. – Ça va pas. Ici, je ne suis déjà pas très rassuré. » Un serveur nous proposa une coupe de champagne que nous acceptâmes volontiers. Je la bus en gardant un œil sur le tigre. Je ne voulais pas lui tourner le dos. « Tu sais comment j'ai compris qu'il s'agissait du tigre ? me demanda Olivia. – Non. – C'est quand le dompteur m'a dit qu'ils étaient déjà venus il y a six mois. Il m'a donné la date exacte, et je me suis rappelée que c'était pile le jour où tu as vu les chiens terrorisés, s'aplatir sur le sol. – Comment tu peux être sûre de la date ? la coupai-je. – Facile, c'était l'anniversaire de ma mère, c'est pour ça, je m'en rappelle bien, je suis sûre de la date. – Mais ça n'explique pas tout, dis-je, pourquoi les chiens étaient-ils terrorisés en passant à côté du terre-plein ? » Olivia releva la tête et me fit un grand sourire. « On a toujours besoin d'un plus petit que soi ! » dit-elle en riant. Olivia n'était pas très grande, elle faisait une bonne tête de moins que moi. « Je suis comme la petite souris qui a délivré David des mailles de son filet. Tu te rends compte, j'ai trouvé la réponse à un problème qui t'a turlupiné pendant des mois ! – D'accord Olivia, mais tu ne m'as pas encore tout dit. Pourquoi les chiens se sont-ils mis à plat ventre sur le trottoir ? – Facile ! répondit Olivia, c'est parce que le tigre avait uriné à cet endroit. L'urine du tigre est tellement forte qu'elle a effrayé tous les chiens qui sont passés. En reniflant l'urine du tigre, même s'ils n'en ont jamais vu, leur instinct leur a dit qu'un animal

terrifiant était passé par là. Ils ont un sens olfactif bien plus développé que le nôtre. Et les jours qui suivirent, l'odeur s'est estompée et les chiens ont cessé d'avoir peur. » Olivia me regarda en souriant. « Tu as tout compris, ou je dois te réexpliquer ? » Je réfléchis un instant et dis en souriant : « Je crois que tu as mérité le Grand Véfour, et tu as vu, pas besoin d'irrationnel, il y a toujours une raison à tout, il suffit juste de la trouver. – Je prendrai le menu « dégustation », ajouta Olivia avec un regard malicieux. – Quoi ! Tu as déjà regardé la carte ? – Bah oui, je savais que j'avais la bonne réponse !... En entrée : cuisses de grenouilles croustillantes, au jus de betterave et pamplemousse. En plat de résistance : poularde de Bresse aux pétales de châtaigne. Le dessert, je n'ai pas encore choisi. Je verrai si j'ai encore faim... Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à choisir une date. »

Le même soir, assis dans le métro qui me ramenait chez moi, je me dis que si le salon de coiffure n'avait pas organisé un autre défilé, je n'aurais certainement jamais eu la réponse à ce problème qui m'avait hanté pendant des semaines. J'avais imaginé les solutions les plus folles, sans toutefois en retenir aucune. Et voilà qu'il s'agissait d'un tigre ! Jamais je n'aurais pu trouver ; non, jamais je n'aurais pu trouver. Au moins, j'étais heureux de cette explication claire et rationnelle. Je pensai soudain à Lu Xun, ce grand penseur chinois. Son œuvre est certainement aussi importante que celle de Shakespeare, et pourtant, il reste peu lu en Europe. Sans être communiste, il a sorti la Chine de tous ses fantômes, de toute son irrationalité sclérosante et invalidante. Il a accompli un travail colossal qui a en partie porté ses fruits.

À peine arrivé à l'appartement, je gagnai la bibliothèque. Je cherchais précisément un livre, un livre de Lu Xun. J'avais bien une trentaine de livres de cet auteur, en fait, à peu près tout ce qui existait en traduction. Je savais ce que je cherchais, mais je ne me rappelais plus à l'intérieur de quel ouvrage se trouvait le paragraphe en question. Ma nature obsessionnelle et pugnace fit le reste. Vers trois heures du matin, je trouvai enfin ce que je cherchais, un paragraphe où Lu Xun parlait du christianisme. Si vous êtes un bon chrétien, un conseil, ne donnez aucune importance à ce qui suit. Lu Xun pense que nous, les Européens, sommes trop partie prenante, pour parler objectivement du christianisme et de la vie du Christ, et que ce n'est pas parce que nous avons écrit des milliers d'ouvrages sur l'Immaculée Conception que nous avons raison. Le fait d'être à ce point partie prenante nous a toujours fait basculer dans l'irrationalité. Pour Lu Xun, c'est le fils d'un homme qui a été crucifié. Il écrit encore que Jésus devait être le fils naturel d'une malheureuse fille violée par un

soudard romain, c'était un héros de la résistance patriotique juive contre l'occupation romaine. Nul doute qu'une telle explication vous aurait mené droit au bûcher pendant des siècles. Pendant deux millénaires, l'âme chrétienne a été façonnée à accepter l'irrationnel, a été conditionnée à accepter l'irrationnel comme quelque chose de possible, freinant en cela considérablement le développement des sciences. Car il est évident que celui qui accepte l'idée qu'un homme puisse naître d'une vierge acceptera également beaucoup d'autres choses toutes aussi irrationnelles.

Les civilisations naissent et meurent. Elles se sclérosent quand leurs idées deviennent trop obsolètes, figées dans une sorte de hiérarchie immuable. L'Égypte antique était parvenue à un point où elle n'arrivait plus à évoluer, et elle sombra, prisonnière d'un carcan de traditions trois fois millénaires. Lu Xun a profité du communisme pour faire exploser ce carcan. En Europe, ce sont les sciences qui petit à petit ont fait exploser le carcan. Difficile de prévoir l'avenir, le monde bouge extrêmement vite, et de nouveaux paramètres sont sans cesse à l'œuvre. Qui sait si ce n'est pas le réchauffement climatique qui signera la mort de nos sociétés modernes ? La Bible disait : Prenez, servez-vous, tout ce qui est sur terre a été façonné pour vous. Nul doute que l'homme a bien mis en pratique ce conseil. Peut-être un peu trop !...

Je m'endormis le livre à la main. Bientôt je rêvai que j'étais sur la piste d'un tigre. Olivia m'accompagnait, elle était équipée d'un énorme fusil...

